

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

La mort brutale de M. de Heredia, frappé en pleine force, dans la maturité robuste de son talent, est un véritable deuil pour les lettres françaises. Rien ne faisait redouter une fin aussi brusque. On nous avait bien dit que le poète des *Trophées* avait été récemment atteint d'une hémorragie qui avait alarmé sa famille et ses amis. Mais l'homme avait l'air si solide, resté jeune, puissant et toujours beau malgré les années. On ne pouvait croire qu'il serait frappé si tôt et disparu si vite.

C'est un grand poète qui meurt, un maître ouvrier de la langue française. Les vers de Heredia, éclatants, sonores, solides, sont impérissables. Catulle Mendès, dans son étincelant *Rapport sur le mouvement poétique français*, a comparé les sonnets de son compagnon de jeunesse à une cascade de pierreries dont l'éclat, dit-il, ne sera jamais surpassé. Nul poète, en effet, nul orfèvre de l'art incomparable des vers n'a dépassé la perfection de ce forgeron et ciseleur de métaux précieux.

Lorsque M. de Heredia se décida à publier, à réunir en un volume ces merveilleux sonnets qui faisaient depuis longtemps l'admiration des lettrés, ce fut pour beaucoup une révélation, pour tout le monde l'entrée d'un beau et impec-

Extraits :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2383881/f1.item>

cable livre dans l'histoire de la littérature française. Ce fils de Cuba ajoutait un rayon du soleil de son pays à la gloire de notre patrie.

La loi de l'atavisme est ici une fois de plus prouvée. José-Maria de Heredia avait eu un ascendant qui porte le même nom que lui et dont les *Poesias* espagnoles sont célèbres, l'*Ode à Napoléon* entre autres. M. de Heredia laisse des filles, aujourd'hui désolées, qui ont ajouté un éclat nouveau à la gloire paternelle.

L'Académie française saluera avec émotion celui qu'elle perd. M. de Heredia, dans nos discussions confraternelles, apportait une passion et une conscience qui le faisaient écouter et aimer. Il défendait avec ardeur, en grand artiste harmonieux, la fierté de la langue et la beauté des mots. Il défendait en poète la poésie, et ces poètes aussi qui, depuis que Théophile Gautier l'avait salué, s'inclinaient devant le livre de ce Castillan si Français, comme devant un des livres du siècle.

Et il semble — comme on l'a dit — que le grand poète eût songé à J.-M. de Heredia, lorsqu'il disait :

Travaille! L'art robuste
Seul a l'éternité;
Le buste
Survit à la cité,
Et la médaille austère
Que trouve un laboureur
Sous terre
Révèle un empereur!

Médailles aussi belles que les plus belles de

Syracuse, ces sonnets de Heredia ; buste immortel, que celui de l'auteur des *Trophées*, ce conquistador de la poésie contemporaine.

JULES CLARETIE.

La vie et l'œuvre de M. de Heredia

M. J.-M. de Heredia est mort hier au château de Bourdonné, en Seine-et-Oise, près de Houdan, chez son ami M. Ytasse. Il était allé terminer là ses vacances, et tout à coup, la lésion de l'estomac qui depuis longtemps le menaçait, prit un caractère d'extrême gravité ; on appela sa famille en toute hâte, l'hémorragie qui s'était déclarée laissant, dès la première heure, peu d'espoir de salut.

M. José-Maria de Heredia avait un nom de conquistador. Il le porta fièrement. Son œuvre répondit à ce nom : elle est d'un lyrisme pompeux et sonore. Il était né en 1842, sur une cañalera appelée la Fortuna, dans les montagnes de la Sierra-Madre, qui s'étendent au delà de Santiago-de-Cuba. Son père descendait d'un des premiers conquérants de l'Amérique, mais sa mère était de souche française et son trisaïeul avait été président à mortier au parlement de Normandie ; il s'appelait Gérard d'Ouville, ce qui permit beaucoup plus tard à Mme Henri de Régner, cherchant un pseudonyme littéraire, de puiser chez les siens.

M. J.-M. de Heredia vint fort jeune à Paris et fit ses études à Senlis, cultivant avec passion les auteurs classiques de l'antiquité, qui lui donnèrent sa solide et vaste éducation. Puis il retourna dans son île natale, passa deux années à l'université de la Havane, où il apprit l'espagnol, revint en France et fut élève à l'École des chartes. C'était en 1860. Ses

premiers vers parurent peu après, dans l'ancienne *Revue de Paris*, et à des intervalles irréguliers, furent publiés par les périodiques et les journaux littéraires de l'époque, la *Revue des Deux Mondes*, le *Temps*, etc. Théophile Gautier, en pleine possession de sa gloire, savait par cœur les sonnets de ce poète de vingt ans, impeccables et majestueux :

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères humaines,
De Palos, de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipanga mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré ;

Ou, penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

Grand, fort, le teint brun, la barbe drue, embroussaillée, le regard hautain, ténébreux, il apportait dans les milieux littéraires de la fin de l'Empire l'allure d'un preux antique des Espagnes, exubérant et batailleur, avec des tonnerres dans la voix. Il ne réunit ses poésies en volume qu'en 1893. Eparpillées aux pages des gazettes, elles avaient forcé cependant l'admiration unanime, et tous les amateurs de la pure langue française chérissaient ce poète épris des images lumineuses, des épithètes qui sonnent comme des cloches, chantent comme des harpes, luisent comme des pierres précieuses.

Il ne publia que deux volumes, hors ses *Trophées*, deux traductions de l'espagnol ; la *Véridique histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, et un récit d'aventures, la *Nonne Alferez*, qu'illustra Daniel Vierge. Ce fut tout. Il n'en entra pas moins, en 1894, à l'Académie française et prononça sous la Coupole, quoique en prose, un admirable discours où il était un peu question de M. de Mazade, son prédécesseur, beaucoup de l'art et de la poésie. Et parce que ce n'est pas à la quantité des volumes que se mesurent les mérites littéraires et la gloire qui restera, on peut dire qu'en ce simple recueil des *Trophées* il y a assez de vraie grandeur pour perpétuer le nom de M. J.-M. de Heredia, tant que des hommes seront sensibles à la beauté du verbe.

En 1901, il remplaçait Henri de Bornier à la bibliothèque de l' Arsenal, et c'est là qu'il vivait, depuis lors, retiré dans un incommode logis au second étage, entre la rue Sully, toujours déserte, et pardessus les arbres du boulevard Morland, la Seine.

— Ici, disait-il, c'est le plus pur dix-huitième, et les souvenirs de ce vieil hôtel sont exquis... Cet appartement était jadis occupé par des personnages de la famille ou de la suite de la duchesse du Maine, qui habitait elle-même au-dessous, dans les salons servant aujourd'hui de bibliothèque. Une délicieuse femme, qu'on appelait « la divine », y recevait jour et nuit en de galants rendez-vous, et Saint-Simon rapporte comment certains visiteurs de la duchesse n'avaient pas déplaisir à y monter quelquefois.

» Ce logis est sous les toits. Il y fait chaud l'été ; il y gèle l'hiver. Mais il est historique, et je l'aime. J'y travaille dans la solitude, et j'y suis heureux... »

Le voici donc à l' Arsenal. Ancien chartiste, il prend très à cœur ses fonctions de conservateur d'une bibliothèque emplies de trésors ; pour le bibliophile passionné qu'il était. Il descend dans les salles

à dix heures, tous les matins. Il connaît ses lecteurs, les salue au passage d'un sourire ou d'un mot. Les trente habitués sont presque tous ses amis. Quant au personnel, il adore son chef qui s'intéresse à chacun, remplit sa tâche d'administrateur avec un extrême souci, surveille avec bienveillance et améliore sans cesse. Ah ! les bureaux du ministère ne s'en tirent plus avec de vagues paroles... Pas de crédits ? Et cette gouttière aurait nécessité cent francs de travaux, qui, depuis vingt ans, a détérioré pour dix mille francs de volumes !... Pas de crédits ? Il faut compter avec un poète qui se mêle d'aimer ses fonctions, et les bureaux, vaincus, n'ont eu qu'à faire boucher la gouttière, badigeonner les murs, fermer les fissures et nettoyer le vieil immeuble, puisque M. de Heredia l'a voulu.

Le matin, la salle du public est envahie par une

bande d'écoliers : les élèves de Charlemagne ont coutume de venir ici traduire leur version. Quelques-uns se livrent à des travaux moins scolaires et poursuivent M. de Heredia de leurs jeunes productions. Comme nous traversions la salle, un après-midi, voici justement que l'un d'eux se lève et se précipite :

— Sacrebleu, mon jeune ami, m'apporteriez-vous encore un cahier de poésies ?

— Non, monsieur, hélas ! non... Ce n'est qu'un sonnet.

Le poète de seize ans rougit et baisse les yeux. L'académicien saisit en souriant le feuillet qui tremble aux mains de l'écolier, et lui pince amicalement la joue :

— Allons ! Je lirai ça ce soir...

Les yeux du gamin s'emplissent de ravissement :

— Oh ! merci... merci, monsieur !...

Et il retourne à sa table, avec du bonheur jusqu'à demain. Cette historiette, assez récente, est jolie, et

me rappelle combien le grand poète fut sympathique aux inconnus qui débutaient. Un jour il vit arriver chez lui un jeune ingénieur des tabacs, qui lui présentait quelques essais de roman. Un fier talent y perçait, et M. de Heredia se prit d'affection pour ce bel écrivain :

— Travaillez, dit-il, travaillez beaucoup. Ne produisez pas trop... Un volume tous les deux ou trois ans, pas davantage. Et c'est la gloire... Préférez la gloire à la fortune...

Il amena le jeune ingénieur chez son éditeur Lemerre, et bientôt parurent *Chonchette*, *Cousine Laura*, *Mademoiselle Jaufre*... Marcel Prévost faisait de la sorte ses premiers et triomphants débuts.

Les écrivains, à leurs débuts, trouvèrent toujours en ce grand poète un guide affectueux et sûr. Il recevait une fois la semaine quelques littérateurs amis, les réunissait dans son cabinet et leur tenait des propos bienveillants. Il montra toujours à ce point l'exemple du culte des belles-lettres qu'ayant trois jeunes et charmantes filles, il leur donna pour maris trois écrivains de talent : M. Henri de Régnier, M. Pierre Louys et M. Maurice Maïndron. Il avait constitué de la sorte une noble famille de lettrés à laquelle apporta bientôt sa part de renom Mme Henri de Régnier, poète et romancier elle-même, en ajoutant à la gloire paternelle les succès de Gérard d'Houville.

Chéri des siens, M. de Heredia sut encore, à l'Arsenal, conquérir la respectueuse affection de tous ses collaborateurs. Il était doux et bon comme il sied en cette bibliothèque littéraire où les fonctionnaires ont leur personnalité et n'en restent pas moins fonctionnaires consciencieux : M. Funck-Brentano, l'émouvant historien du *Collier de la reine*, M. Scheffer, l'auteur du *Roi*, M. André de Lorde, que M. Albert Sorel dénomma « prince de la terreur », dix autres. Ils ont tous pleuré, ce matin, en M. de Heredia, un protecteur et un ami.

L'éminent poète, malgré sa production restreinte, ne cessait de s'occuper à des travaux de littérature et d'art. Il avait eu communication des manuscrits d'André Chénier, après une longue attente, et se consacrait depuis dix ans bientôt à la révision des œuvres du chanteur de la *Jeune captive*. Avec la collaboration de M. Jean Renouard, il venait de terminer l'édition définitive des *Bucoliques*, lorsque la mort le surprind.

C'est ainsi qu'il achève sa brillante carrière dans le travail. Et cela n'est pas indifférent à noter, car si son œuvre fut brève par le nombre, elle ne se poursuivit pas moins sans nul repos à travers toute sa vie. Mais il était un des rares écrivains de ce temps pressé, pour qui cette chose seulement importe : le contentement de soi-même.

RAOUL AUBRY.